

Il y a au moins deux façons de voir la nuit : elle peut être l'obscurcissement de la lumière, et figurer ainsi l'épreuve qu'il s'agit d'endurer. Dans cette perspective, il est bien sûr possible de chercher la transfiguration de la nuit, comme l'indique le titre d'une œuvre de jeunesse de Schönberg, et comme la poésie de Nelly Sachs en expose les voies les plus douloureuses.

Mais il est possible aussi de voir la nuit comme un moment privilégié parce que retranché du monde social, à l'abri des obligations de ce monde, et notamment de la contrainte d'exercer une profession et de se définir par elle. C'est dans cette nuit que se joue une autre expérience de la communauté, comme un foyer où se réchauffent les cœurs des animaux parlants, une fois connue la joie du partage égalitaire. Une expérience qui ne passe plus par la distribution des parts et des identités sociales, mais par la mise en œuvre de ce que peuvent quelques êtres assemblés autour de ce à quoi ils ou elles n'étaient pas destinés.

C'est de cette nuit dont nous parlent les travaux de Jacques Rancière. Elle permet à ceux qui étaient censés vouer leur vie au travail de révoquer ce destin, et de se consacrer à des formes de création dont les maîtres — ou leur figure contemporaine : celle des gens « compétents » — supposaient qu'elles leur étaient réservées. Mais à l'inverse, elle concerne aussi intimement les créations venues du monde des maîtres, des compétents et des spécialistes — en l'occurrence : ceux du « champ » de l'art et de la culture. Car celles-ci ne comprennent

elles-mêmes leur vocation propre que si elles gardent un lien au geste de déjouer les destins sociaux et d'expérimenter la contingence de tout ordre. La visée qui anime les œuvres d'art de l'âge esthétique ne peut se comprendre sans qu'elle soit mise en rapport avec celle qui anime les partages égalitaires qui trouvent leur lieu sur les scènes de la politique.

En retour, celles-ci peuvent d'autant mieux exposer ce qui reste souvent implicite dans leur manifestation, mais en constitue pourtant le cœur : la possibilité de suspendre toute activité, et de goûter pour lui-même le présent d'un moment sensible délivré de toute finalité. La nuit des révoltes peut alors rivaliser avec la nuit transfigurée : elle est l'expérience d'un monde dont les limites se sont soudainement élargies, et où l'amplitude acquise demande à être gardée comme le bien le plus précieux qui se trouve en partage entre tous les égaux.

Telle est, formulée au plus court, la cohérence qui anime les travaux qu'encadrent les deux œuvres essentielles : *la Nuit des prolétaires* et *Aisthesis*. Il s'agit ici d'en déplier quelques aspects.

Abréviations
des ouvrages de Jacques Rancière

- A** *Aisthesis*, Galilée, 2011.
ABP *Aux bords du politique*, La Fabrique, 1998.
CTC *Critique des temps consensuels*, Seuil, 2005.
DI *le Destin des images*, La Fabrique, 2003.
IC *l'Idée du communisme*,
« Communistes sans communisme », Lignes, 2011.
M *la Méésentente*, Galilée, 1995.
ME *Malaise dans l'esthétique*, La Fabrique, 2004.
MÉ *la Méthode de l'égalité*, Bayard, 2012.
NH *les Noms de l'histoire*, Seuil, 1992.
NP *la Nuit des prolétaires*, Hachette, 1997.
PL *Politique de la littérature*, Galilée, 2007.
PM *la Parole muette*, Hachette, 2005.
PP *le Philosophe et ses pauvres*, Fayard, 1983.
PS *le Partage du sensible*, La Fabrique, 2000.
SÉ *le Spectateur émancipé*, La Fabrique, 2008.



Partage de la nuit



Les enfants perdus

Il faut au moins retenir cela de Hegel : la bonne méthode se définit de ne pouvoir être distinguée de son objet (MÉ, 92). Il sera donc question, indissociablement, de la méthode de Rancière, et de son objet.

Rancière ne serait pas en désaccord pour dire que cet objet, et cette méthode, sont une histoire. La discipline qui a pour nom « histoire » ne peut d'ailleurs se dispenser, quelles que soient ses prétentions scientifiques, de raconter des histoires. Ou plutôt, elle est contrainte de prendre en compte les histoires que se racontent les « acteurs » de l'histoire — qui ne deviennent de tels acteurs que parce qu'ils se les racontent.

L'histoire qu'il importe de raconter n'est pas n'importe quelle histoire, mais celle des « enfants perdus de la lettre » (PM, 117). C'est-à-dire : l'histoire de ceux qui ont pris à la lettre les leçons d'émancipation, les récits de vies exemplaires ou les promesses surréelles contenues dans les manifestes politiques, dans les œuvres d'art ou dans les livres de philosophie. Et qui ont fait de leur vie même le support de leur vérification.

De *la Nuit des prolétaires* à *Aisthesis*, en passant par *le Maître ignorant*, les personnages sont les mêmes, même si les « champs » d'investigation semblent très différents (et de toute façon, il faut bien plutôt s'installer sur les espaces interstitiels, sur les frontières censées séparer ces champs). Il s'agit bien de personnages parce qu'il s'agit d'une histoire ;

ou mieux encore : d'une histoire des histoires, une histoire des fictions qui font le réel en en déplaçant les lignes de partage.

Une histoire des rêves, pourrait-on dire aussi, mais des rêves éveillés qui se font la nuit : les rêves qui appellent à prendre corps.

Ce travail qui a lieu la nuit, en supplément de tout travail, ce travail du rêve qui prend corps, ce n'est donc pas celui qui nous éloigne du monde ; c'est le travail de la mise en œuvre des idées, le travail de leur mise en réalité. Un artisan peut devenir poète, une association d'ouvriers fabriquer un journal, et une assemblée décider d'un départ dans un pays lointain pour former une communauté utopique.

Mais, et cela s'accorde bien à la méthode de Rancière, il nous faut d'emblée partir d'un paradoxe : l'objet que nous venons de cerner — l'histoire des enfants perdus de la lettre qui est aussi l'histoire de la mise en réalité des idées — est à la fois au cœur de sa pensée et comme perpétuellement relativisé. Il s'agit bien de choisir comme personnages celles et ceux qui ont voulu prendre à la lettre les lettres errantes — celles de la politique, celles de la littérature, celles de l'histoire elle-même. Mais il s'agit aussi de voir en quoi cette littéralité ne peut se littéraliser au point d'être pleinement incarnée. C'est pourquoi, à chaque fois, le travail de Rancière est *aussi* la mise au jour d'une déception.

L'histoire des enfants perdus de la lettre ne finit jamais bien. Ce n'est pas la faute de Rancière lui-même : on ne peut que constater qu'elle ne s'est en effet jamais bien terminée. Mais à partir de là, la question est de savoir quelle question il faut se poser, quelle question il faut choisir.

S'agit-il de trouver les modes par lesquels la reprise d'une telle histoire pourra enfin finir bien, c'est-à-dire trouver une forme d'achèvement, d'accomplissement, qui ne laissera plus de place au confort de la déception ? Ou bien s'agit-il de se demander comment cette histoire

doit se poursuivre, sachant que la meilleure chose qui puisse arriver est qu'elle se poursuive, mais en se délivrant de la garantie qu'elle voudrait avoir, en se délivrant de l'idée qu'elle pourrait avoir une bonne fin, en portant ainsi le savoir qu'il ne lui sera pas permis de bien se terminer ?

Jacques Rancière choisit la seconde question. C'est elle qui est au cœur de ses analyses, qui leur donne leur tonalité à la fois lumineuse et déceptive.

Mais s'il en est ainsi, c'est qu'il y a pour lui une positivité de la déception ; c'est que la réalisation intégrale de l'idée utopique, l'incarnation d'un corps collectif parfaitement exemplaire, ne *doit* pas se réaliser. Il s'agit donc à la fois de voir que l'on peut être emporté par « la circulation aléatoire de la lettre », et de voir en même temps que l'essentiel réside dans le déplacement qui est par là opéré. Dans ce déplacement, et non dans ce qui serait son point d'aboutissement, ou d'achèvement, sous la forme de la réalisation de ce qui aurait dès lors été comme un programme à réaliser, ou une prescription à laquelle se soumettre. C'est dans l'écart où se loge la fiction qui empêche la collure morbide au réel, dans l'exploration de la disjonction maintenue entre les mots et les choses, entre les discours et les actes, que se trouve la véritable pratique de la liberté.